

CHAPITRE V.

DEUXIÈME COMBAT.

I.

PERSÉCUTIONS DES EMPEREURS.

Pour bien comprendre la nature de ce combat, souvenons-nous des paroles que l'Ange Gabriel adressait à la Sainte Vierge Marie : « Voilà que vous concevrez en votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous appellerez du nom de Jésus. Il sera grand, et s'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père; et il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin. » (Luc 1. 31, 32.)

Ici la royauté de Jésus-Christ est bien affirmée : il s'appelle le Fils du Très-Haut, voilà son nom, son vrai nom; il est donc Roi, et à jamais, puisque ce privilège est dans l'essence même de sa nature.

Relisons maintenant ces autres paroles du vieillard Siméon à Marie, le jour de la Purification, alors qu'il tenait lui-même le divin Enfant dans ses bras. «... Mes yeux, Seigneur, ont vu votre Saint, que vous avez préparé devant la face de tous les peuples. Lumière pour l'illumination des Gentils et gloire de votre peuple

Israël... Voici lui ce qui est établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre dans Israël, et en signe auquel il sera contredit, et le glaive transpercera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. » (Luc 11. 30-35.)

Le Christ Roi illuminera les peuples : ceux qui s'attacheront à lui et marcheront sous son drapeau, sortiront de la tombe morale, où le péché les a jetés comme des cadavres sans vie, et ceux qui détourneront les yeux de sa divine lumière, demeureront dans la ruine et la mort.

Il sera, sous les yeux de sa mère, cloué à la croix, élevé dans les airs sur ce trône qu'il a choisi; et c'est de là, qu'il demandera aux hommes s'ils veulent reconnaître en Lui leur Roi légitime du ciel : chacun alors devra révéler sa pensée intime, en se déclarant son sujet, ou bien en disant comme les Juifs : *Je ne veux pas que celui-ci règne sur moi.*

C'est pourquoi, Jésus-Christ, réalisant la prophétie de Siméon, a été élevé au Calvaire entre le ciel et la terre. Les foules passaient et repassaient sous son regard mourant, et là se révélaient les pensées de chacun : ceux-ci, comme Marie, Jean, les saintes femmes et les fidèles l'adoraient; le Centurion et ses soldats disaient : *Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu*, et les autres se moquaient de Lui, haussant les épaules et prononçant des blasphèmes.

Jésus-Christ, par le ministère des Apôtres, fut donc montré à la terre, sur sa croix, et nous avons vu les pensées des hommes se révéler : les uns se sont convertis, les autres se sont détournés de Jésus-Christ; car l'homme a la faculté de choisir entre la vérité et l'erreur, et c'est ce qui constitue sa liberté. L'Église continue le ministère des Apôtres, et chacun de nous répond à son gré selon les pensées intimes de son cœur : *Je m'atta-*

che à Jésus-Christ pour jamais, il est mon Dieu et mon Roi; ou bien : Je ne veux pas qu'il règne sur moi.

Or, les Empereurs romains disaient, dans leur orgueil : Le Christ ne régnera, ni sur nous, ni sur notre peuple; et pour l'empêcher de régner sur Rome et le monde, conquis par les armées romaines, ils tuaient les chrétiens, révélant ainsi leurs pensées intimes.

N'est-ce pas, en réalité, en cela, que se trouve la synthèse de la vie des peuples et des individus? Chacun d'eux prend Jésus-Christ pour Roi, ou le rejette; et quand un peuple a fini sa carrière et qu'il disparaît, il a répudié ou servi le Christ. De même, quand nous sommes parvenus au terme de notre vie, nous avons été chrétiens dans nos pensées, nos aspirations et nos actes, ou païens.

Alors pour les âmes, qu'une autre vie attend, se dresse un tribunal où Jésus-Christ, Roi éternel, juge tous les hommes. Il reconnaît ses fidèles sujets et les prend avec Lui, dans son ciel, pour jamais : les autres, il les chasse de sa présence. C'est ainsi qu'il a été posé pour la ruine de ceux-ci, et la résurrection des autres. Telle est la parole de Dieu; telle est la vérité, et la vérité demeure éternellement : *Veritas Domini manet in aeternum.*

Voilà donc la raison d'être des persécutions, comme de tous les événements de la vie, heureux ou malheureux. Ils nous fournissent l'occasion de traduire au-dehors nos convictions intimes, nos sentiments; et de mettre en pratique ces paroles de l'Apôtre saint Paul : *On croit de cœur pour la justice, et on confesse de bouche pour le salut.* (Rom. x. 10.)

En étudiant l'histoire des Empereurs et de leurs victimes, nous verrons apparaître la haine des persécuteurs contre Jésus-Christ et l'amour ardent des martyrs pour ce divin Maître : ceux-ci triompheront en tom-

bant, et ceux-là seront vaincus en frappant. Leur mort, à ces dieux de la terre, montrera que la main du Dieu d'infinie justice, quoique invisible, s'appesantit souvent, dès ici-bas, sur les coupables.

II.

NÉRON.

Néron avait montré sa haine contre le Christ en persécutant cruellement les chrétiens, avec une furie vraiment satanique, se jouant des hommes, comme s'il avait voulu se venger du Dieu qu'il abhorrait, dans l'humanité sa fille. Les Apôtres Pierre et Paul avaient rendu témoignage à la divinité du Sauveur Jésus, en mourant pour l'affirmer.

Néron venait de parcourir la Grèce en triomphateur, mais sur les théâtres, où il chantait, où il paraissait en histrion, où il moissonnait des milliers de couronnes. Comme il revenait, il apprit en abordant à Naples, le jour anniversaire de la mort d'Agrippine, sa mère et sa victime, que les Gaules s'étaient soulevées, ayant à leur tête Vindex. Cent mille hommes avaient répondu à son appel.

Néron parut ne pas s'en inquiéter; il se rendit au théâtre pour y voir lutter les athlètes.

Cependant Vindex marchait en avant, et déjà l'Italie entendait ses menaçants cris de mort contre l'impérial joueur de flûte; il s'unit aux armées d'Espagne, qui proclamèrent empereur, Galba. Vindex lui avait écrit : « Le genre humain vous veut à sa tête pour détrôner un monstre. »

A cette nouvelle, Néron perdit absolument la tête :

la main de l'éternelle justice se posait sur lui. Il songea à se faire proclamer roi de l'orient; à lire un discours au forum pour demander le gouvernement d'Alexandrie. Cependant la nuit s'avancéait et la garde prétorienne peu à peu l'abandonnait.

Au lever de l'aurore, Néron était seul dans son palais désert. « Il voulut se jeter dans le Tibre, dit Suétone, mais la peur le retint. »

Phaon, l'un de ses affranchis, lui offrit pour refuge une maison qu'il avait, en dehors de la ville, entre la voie Salaria et la voie Nomentane, vers la quatrième colonne milliaire, et Néron sortit du palais par une porte dérobée, nu-pieds, couvert d'un manteau à capuchon de couleur sombre, la figure cachée d'un mouchoir. Sous ce déguisement, il monta à cheval, accompagné de quatre hommes seulement, dont l'un était Sporas. Devant le camp des prétoriens, il entendit les soldats qui le maudissaient et acclamaient Galba. Hors de Rome, un passant demanda aux cavaliers : Qu'est devenu Néron ? Un peu plus loin, un cadavre, jeté sur la route — peut-être un chrétien martyrisé par les ordres de Néron — effraya son cheval. Ce mouvement découvrit la figure de l'ex-empereur, un ancien soldat du prétoire le reconnut et le salua. Parvenus à un sentier de traverse qui conduisait à la demeure de Phaon, ils abandonnèrent leurs chevaux dans les broussailles, et ce fut à grand-peine qu'au milieu des roseaux d'un marais et étendant ses habits sous ses pieds, Néron put gagner le mur de clôture de la villa. En attendant qu'on lui procurât le moyen de pénétrer secrètement dans le jardin, Phaon l'engagea à se cacher dans une catacombe dont l'entrée était proche. Je ne veux pas m'enterrer vif, répondit-il. Il resta donc un certain temps dans cette situation, et puisant quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main, il but en disant : Voilà désormais

les breuvages de Néron ! Ensuite il se mit à arracher les épines qui s'étaient attachées à sa casaque. On avait cependant pratiqué à la muraille une étroite ouverture, par laquelle il se glissa en rampant sur les pieds et les mains. Il arriva ainsi à un pavillon écarté, où il s'étendit sur un lit garni d'un matelas et d'un vieux manteau pour couverture. Ses compagnons le pressèrent alors de s'arracher par le suicide aux outrages qui le menaçaient. Il fit creuser devant lui une fosse à sa mesure, et à chaque coup de pioche, il s'écriait en pleurant : Quel artiste va périr ! En ce moment, un des affidés que Phaon avait laissé à Rome pour être instruit de ce qui se passait, arriva, porteur d'un message. Néron saisit la dépêche; il lut que le sénat l'avait déclaré ennemi de la patrie, et le faisait rechercher pour le livrer au supplice prescrit en tel cas par les lois des aïeux. — En quoi consiste ce supplice ? demanda Néron. — On lui dit que le condamné était dépouillé, qu'on lui passait le cou dans une fourche et qu'on le battait de verges jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme. Épouvanté, Néron saisit deux poignards qu'il portait sur lui, en essaya la pointe et les remit dans leur gaine, en disant : L'heure fatale n'est pas encore venue ! puis il demandait à Sporas de commencer les lamentations funèbres; ou bien il suppliait qu'un de ses compagnons lui donnât l'exemple du suicide. Parfois il se reprochait sa propre lâcheté : Quelle honte pour moi ! disait-il. Il me faut du courage ! Allons, réveille-toi, Néron ! — Enfin, on entendit un galop de cavaliers, envoyés à sa poursuite. Il voulut s'enfoncer le fer dans la gorge, mais sa main tremblait, il fallut que son secrétaire Éphaphrodite l'aidât dans ce lâche suicide. Il respirait encore quand le centurion, qui venait le saisir, pénétra dans l'appartement. Cet officier comprit que la justice était faite, il feignit devant le moribond une compassion qu'il n'avait

pas, et prit le pan de son manteau pour comprimer le sang qui jaillissait de la plaie béante. Il est trop tard ! bégaya Néron. Voilà donc la fidélité ! et il expira. Les yeux lui sortaient de la tête, et leur fixité glaçait d'horreur les témoins de cette épouvantable scène. » (Suétone, Néron, Ch. XLVII-L.)

Les empereurs aussi ont le Christ pour Juge : Néron le vit peut-être à l'heure de sa mort, lui demandant compte du sang de Pierre et de Paul ; du sang de ses enfants, qu'il avait immolés à ses caprices barbares ; il le vit dans sa divine colère, et ses yeux, sortis de la tête, se fixèrent sur Lui : leur fixité glaçait d'horreur ! Non, il ne faut pas se jouer du Christ, Roi éternel, fût-on empereur romain. Tous relèvent de Lui.

Néron, chargé de crimes, n'avait que trente ans ; la race des Césars s'éteignait avec lui. Son corps fut enterré près de la voie Flaminienne. Un jour, ses cendres seront jetées au vent pour faire place à la basilique de Sainte-Marie-du-Peuple, tandis que les restes de Pierre et de Paul reposeront à l'ombre de la glorieuse coupole de Saint-Pierre : ainsi le Christ frappe ses ennemis et honore ses amis.

III.

DOMITIEN .

Galba, Othon et Vitellius avaient tour à tour occupé la place de Néron, qu'ils avaient dû quitter bientôt sous l'effort de l'émeute fomentée par les Légions ; Vespasien était arrivé, et il avait montré plus de bon sens, quoique opposé aux chrétiens, confondus avec les Stoïciens, qu'il chassa de Rome. Saint Clément,

pape, fut une de ses victimes ; on l'exila en Chersonèse.

Titus avait succédé à son père, mort à soixante-neuf ans, en disant alors qu'il était couché : Un empereur doit mourir debout. Le vainqueur des Juifs eut l'honneur de présider à l'inauguration du Colysée, bâti par Vespasien, avec les bras de cent mille Juifs, amenés à Rome, en esclavage. Ce prince fut à juste titre appelé *les délices du genre humain*, à cause de sa sagesse et de sa bonté : le sang chrétien ne coula pas une seule fois sous son règne. Cependant le Vésuve détruisait Herculanium et Pompéi ; un épouvantable incendie dévora la bibliothèque d'Auguste, le Panthéon, le théâtre de Pompée et, de nouveau, le temple de Jupiter Capitolin, rebâti par Vespasien : Titus se portait partout, se dépouillait de tout, et soulageait toutes les misères. Durant une peste, qui sévit alors, on le vit se porter auprès des malades, et là, sans nul doute, il se concentra avec le pape saint Clet, qui avait succédé à saint Clément, ainsi qu'avec les prêtres nombreux qui desservaient Rome, divisée en vingt-cinq paroisses, à cette époque. Saint Clet avait fait de la maison où il était né, un hospice, pour le soulagement de tous les malheureux.

Rome commençait à respirer, lorsque soudain Titus mourut, là où son père était mort deux ans auparavant. Il avait à peine quarante et un ans. La ville fut plongée dans un deuil universel.

Domitien, second fils de Vespasien, et frère de Titus, lui succéda. Il fut soupçonné d'avoir fait empoisonner Titus, et les crimes qu'il commit confirmèrent assez ce soupçon. Ce fut un second Néron : celui-ci artiste dans le crime, l'autre sauvage dans ses forfaits.

Ceux qui pleurèrent Titus devinrent l'objet de sa haine, et il les frappa, soit en les livrant au bourreau, soit en les exilant. Écrire l'histoire devenait un crime

à ses yeux : Hermogène de Tarse fut décapité pour l'avoir fait, et ses copistes, crucifiés. Tous les philosophes, sans distinction, furent chassés de Rome, par un ordre ainsi conçu : « Tel est l'ordre de notre maître et de notre dieu. » Il fut entendu qu'il ne serait pas appelé autrement, dans les actes officiels, dans les lettres et les conversations particulières ; les statues du nouveau dieu furent solennellement inaugurées au Capitole. (Suétone, Domitien, ch. x.) « Tel était, dit Ensébe, le second Néron qui devait signer contre les chrétiens un nouvel édit de persécution générale. »

Nous nous étonnons que le monde romain se plîât à de tels caprices et à un pareil avilissement ; aurons-nous le droit de flétrir ces romains dégénérés, empereurs et sujets, si nous examinons de près les actes des chefs de peuple, qui, répudiant l'autorité du Pontife de Rome sur les nations, se déclarent chefs religieux de leur nation, autant que chefs civils ? L'histoire nous les montrera, ces empereurs et ces rois, exilant leurs sujets au gré de leurs passions, les mettant à mort, pour leur croyance. C'est encore l'homme fasciné par ce mot du serpent : *Eritis sicut dii* : Vous serez comme des dieux. Domitien l'avait entendu et goûté : il le mettait en pratique.

Le Pape saint Clet devint sa première victime. Il fut martyrisé à Rome, le 26 avril 83, et ses restes précieux déposés au Vatican, auprès de ceux de saint Pierre. Le siège épiscopal de Rome demeura vacant pendant vingt jours, après lesquels saint Anaclel lui succéda ; son Pontificat dura jusqu'en 96.

L'abbé Rorhbacher nous dépeint Domitien, semblable à un second Titus, pendant les premières années de son règne ; mais il reconnaît ensuite que bientôt, il devint un second Néron, par ses débauches et ses crimes inouïs.

« La quatorzième année de son règne, dit-il, Domitien mit le comble à ses crimes par une violente persécution contre les chrétiens. Il en fit mourir un nombre prodigieux, tant à Rome que dans les provinces ; il envoya des exprès jusque dans les endroits les plus reculés de son empire, pour qu'on y traitât tous ceux qui faisaient profession de christianisme, comme ennemis déclarés de l'État. » Suétone fait mention de cette persécution. (Hist. Univ., t. IV, liv. xxvi.) Les persécuteurs, on le voit, sont toujours les mêmes, et réclament pour César, sa part, et puis celle de Dieu ; car pour eux César est dieu.

Parmi ses victimes, il faut citer des parents de l'Empereur, savoir : Flavius Clémens, son cousin germain et son collègue dans le consulat, et les deux Flavies Domitilles, l'une femme, et l'autre nièce de Flavius Clémens. A peine Flavius Clémens eut-il résigné le consulat, dit Suétone, que l'empereur le fit mourir pour athéisme : il refusait d'adorer les dieux ; de même Flavia Domitilla, son épouse. Leur nièce, du même nom, fut exilée à l'île de Pandatarie, dans la baie de Pouzzoles, avec une autre Domitilla, reléguée à Pontia. Tacite en parle.

Rappelons que saint Jean, l'évangéliste, fut aussi une de ses victimes, à Rome et à Pathmos. Il y eut des parents de Jésus-Christ, selon la chair, qui le confessèrent dans cette persécution par le martyre.

« Le supplice des chrétiens devenait un spectacle public, destiné à varier les émotions de l'amphithéâtre. A Pergame, l'évêque saint Antipas était enfermé dans un taureau d'airain, sous lequel on alluma un immense brasier, qui consuma le martyr. Dans l'Hellespont, Onésiphore, disciple de saint Paul, après avoir subi l'ignominieux supplice de la flagellation, était traîné par des chevaux fougueux, qui le mirent en pièces. Saint Ro-

mulus, évêque de Fiésole et disciple de saint Pierre, avait la tête tranchée. Saint Publius, successeur de l'Aréopagite, avait le même sort à Athènes; saint Sagar à Laodicée, et les prêtres Apulée et Marcel, disciples de saint Pierre, à Rome... Suétone, Dion Cassius disent que le nombre des martyrs fut immense sous Domitien, et Tacite écrit que ce tyran sembla vouloir épuiser, dans un seul et long accès, tout le sang de la République; enfin Pline le jeune l'appelle « une bête féroce, dont la volupté suprême consistait à lécher le sang. » (Plin. secundus, paneg. 68.)

Voici comment les historiens, d'après Suétone et autres auteurs, racontent la mort de Domitien, comme Néron, persécuteur des chrétiens.

« Il y a quelque chose de vraiment providentiel dans la manière dont furent punis les crimes contre nature de Domitien. Le premier des sept coups de poignard qui délivrèrent l'empire de ce monstre de cruauté et de débauches fut porté par Stéphanas, l'ancien intendant des domaines de Flavius Clémens. » La confiscation au profit du trésor impérial avait suivi la sentence de mort prononcée contre le martyr consulaire. Stéphanas fut accusé d'avoir détourné des sommes considérables, sur les biens dont il avait eu l'administration. Il se mit dès lors à la tête d'un complot qui avait pour but d'assassiner le tyran. On dit que l'impératrice elle-même entra dans cette conjuration. Soit que Domitien en eût quelque soupçon, soit, comme il le disait, que les mages chaldéens l'eussent effrayé par leurs prédictions sinistres, il est certain qu'il redoubla de précautions.

Il avait parmi ses secrétaires, le vieil Épaphrodite, qui avait aidé Néron à se donner la mort : il l'envoya au bourreau, comme peu sûr... Un astrologue germain, consulté par lui, lui donna les fréquents orages qui éclataient sur Rome, comme présage d'une révolution :

sur-le-champ, il lui fit couper la tête. Ce fut sa dernière victime. Quelques instants après, Parthénius, son chambellan favori, vint le prévenir qu'un homme demandait à lui parler, pour une révélation importante. C'était Stéphanas. Afin de détourner les soupçons, il avait eu soin, quelques jours auparavant, de faire courir, dans le palais, le bruit qu'il s'était cassé le bras. Il se présenta donc le bras gauche en écharpe. Je viens, dit-il, dénoncer à César un complot contre sa vie. Voici la liste des conjurés. — En parlant ainsi, il présentait un billet que Domitien se hâta d'ouvrir. En ce moment, Stéphanas le frappait d'un poignard qu'il avait caché dans les bandages de sa fausse blessure. Le coup n'était point mortel. Domitien saisit Stéphanas, le terrassa, et dans une lutte acharnée, quoiqu'il eût les doigts ensanglantés, il s'efforçait tantôt d'enlever l'arme, tantôt d'arracher les yeux à son meurtrier. En ce moment, Clodius, officier du palais, Morimus, affranchi du Chambellan, et Satrius, décurion des gardes, fondirent sur l'empereur, et l'achevèrent de six coups de poignard. (18 septembre 96). Domitien avait quarante-cinq ans. Telle fut la fin du second persécuteur de l'Église. (Voir Darras, t. VI, 435.)

Rome se livra à la joie. Par ordre du Sénat, on brisa les statues de Domitien; le peuple démolissait les arcs de triomphe, qui rappelaient sa mémoire abhorrée : la justice de Dieu vengeait les martyrs.

IV.

TRAJAN.

Après la mort de Domitien, Nerva, exilé par cet empereur dans les Gaules, fut appelé à régner. Il était âgé de soixante-dix ans. Il fit punir les délateurs, qui étaient nombreux, mais il dut subir les exigences des prétoriens, qui demandaient la mort des meurtriers de Domitien. Il eut beau se montrer à eux et leur dire, en se découvrant la poitrine: Frappez! J'aime mieux mourir que d'abandonner lâchement ceux à qui je dois le trône! son héroïsme fut inutile, et les soldats massacrèrent à ses côtés Parthénus et les principaux chefs de la conjuration.

Nerva comprit alors son impuissance, et le lendemain, il se rendit au Capitole, et d'une voix ferme, il prononçait ces mots: « Pour le bonheur du peuple et du sénat romain, pour ma tranquillité et mon repos personnels, j'adopte comme successeur et comme héritier, Marcus Ulpius Nerva Trajan. Je le proclame César. »

Trajan n'était point parent de Nerva. Il était né en Espagne, près Séville. Il avait passé sa vie dans les camps, battu les Parthes, et il venait de remporter une grande victoire sur les Germains, du côté de Cologne. Nerva lui écrivit de sa main pour lui apprendre cette fortune inespérée: « Vous vengerez, lui disait-il, les larmes qu'on a fait répandre au vieux Nerva. » (Dio. Cass. l. LXVIII, Nerva.)

Nerva, trois mois après, fut emporté par une fièvre

subite, et c'est à Cologne que Trajan fut proclamé empereur. Grand et doué d'une beauté mâle, que tous admiraient, ce prince unissait en lui de magnifiques qualités et des défauts graves. Il aimait, au retour de ses batailles, à se livrer à la débauche. Comme Caligula, il voulut qu'on rendit des hommages divins à ses statues, et Pline, son ami, le faisait. Le nouvel empereur, quittant la Germanie, traversa les Gaules en triomphe, et arriva à Rome, à pied, embrassant ses amis (99). On lui décerna tous les noms de *Père de la patrie*, de *divin César*, et on en créa un nouveau: *Optimus*.

Trajan ne fit point d'édit contre les chrétiens; seulement il les abandonna aux passions populaires, sans doute pour plaire au peuple. Sa justice n'allait pas plus loin.

Or, les passions populaires étaient fort excitées contre le Christianisme, qui envahissait toute la ville de Rome, rendait les temples déserts et faisait presque cesser les sacrifices. Au point de vue religieux, les chrétiens passaient pour athées, puisqu'ils n'adoraient pas les dieux. Ils ne se livraient pas aux plaisirs insensés de la foule; leur attitude même contrastait avec celle du reste du peuple, en qui se peignaient les vices et les aspirations du paganisme. Et puis les Césars, qui avaient joint un autel à leur trône, étaient empereurs dieux, les représentants de Jupiter sur la terre. On comprend dès lors, que chez le peuple romain, où le sens religieux était profond, on se portât à de cruelles persécutions contre les chrétiens. Le nom seul faisait leur crime.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire la correspondance échangée entre Pline le Jeune et Trajan.

Nommé gouverneur de Bithynie par l'empereur, Pline lui écrivait: « Seigneur, dit-il, je me fais une obligation religieuse de vous exposer tous mes scrupu-

les. Qui peut, en effet, mieux que vous, dissiper mes incertitudes, ou éclairer mon ignorance? Je n'avais jamais assisté à l'instruction ni au jugement d'un procès contre les chrétiens; je ne sais donc ni en quoi consiste l'information à faire contre eux, ni sur quoi porte la condamnation, ni le degré de peines répressives à infliger. Mon indécision concerne plusieurs points que je ne puis résoudre. Faut-il admettre entre eux des différences d'âge, ou les assujettir tous, sans distinction de jeunes ou de vieux, à la même peine? Doit-on faire grâce à ceux qui se repentent, et dès qu'on a été chrétien, le crime subsiste-t-il, même après qu'on a cessé de l'être? Est-ce le nom seul, indépendamment de tout autre crime, qui tombe sous la vindicte légale, ou les crimes attachés au nom? Voici toutefois la conduite que j'ai tenue, vis-à-vis des chrétiens déferés à mon tribunal. Dans l'interrogatoire, je leur ai demandé s'ils étaient chrétiens. Quand ils le confessaient, je réitérais une seconde et une troisième fois la même demande, en les menaçant du supplice; ceux qui ont persisté dans leur affirmation, je les ai fait mettre à mort.» Suivent d'autres détails.

Il suffisait donc d'être chrétien, aux yeux de Pline, pour être digne de mort.

Trajan lui répondit: «Vous avez, cher Secundus, parfaitement agi, dans l'instruction du procès contre les chrétiens qui vous ont été dénoncés. Car d'ailleurs il serait impossible d'établir un mode uniforme et des règles fixes à leur égard. Il ne faut pas les rechercher; mais s'ils sont dénoncés et convaincus, il faut les punir: en observant toutefois que si l'accusé déclare qu'il cesse d'être chrétien, et qu'il le prouve par le fait même, c'est-à-dire s'il consent à adorer nos dieux, dans ce cas, quelle que soit la gravité des soupçons pour le passé, il faut lui faire grâce. Quant aux dénonciations anonymes, ne les

admettez jamais; elles seraient d'un détestable exemple: de pareils procédés ne sont plus de notre siècle. (Pli. Sec. Liv. X. Ep. xcviij.)

«Étrange dérision! s'écrie Tertullien. L'empereur en défendant de rechercher les chrétiens, reconnaît implicitement leur innocence; il ordonne néanmoins de les punir, comme coupables, sur une simple dénonciation!»

Malgré ces ordres, ou plutôt à cause de ces ordres, puisqu'il suffisait de signer son accusation pour qu'elle obtint son effet, beaucoup de chrétiens furent martyrisés. Citons Flavia Domitilla et ses compagnes Euphrasine et Théodora; en Chersonèse, le pape saint Clément; à Jérusalem, saint Siméon, évêque de cette ville et âgé de cent vingt ans, parent de Notre-Seigneur. Trajan lui-même voulut exécuter ses instructions à Pline.

«Vainqueur des Scythes et des Daces, et attribuant ses victoires à la protection des dieux, il crut qu'il manquera quelque chose à sa propre gloire et à la reconnaissance qu'il devait aux idoles, tant que les chrétiens refuseraient de les adorer. Il renouvela donc les ordres les plus rigoureux pour que tous les chrétiens fussent contraints de sacrifier ou de mourir. L'empereur était alors à Antioche, préparant son expédition contre les Arméniens et les Parthes. Ignace, ce généreux soldat du Christ, évêque de cette ville, se présenta lui-même devant le prince. En l'apercevant, Trajan s'écria: Qui es-tu, misérable démoniaque? C'est donc toi qui oses transgresser nos ordres, et qui entraines à la mort une multitude fanatique? — Ignace répondit: Personne n'a jamais appelé Théophile un démoniaque. Les démons fuient devant les serviteurs de Dieu. Je suis redoutable aux démons et dans ce sens j'accepte le nom de *Κακοδαίμων*. Par la puissance du Christ, mon roi, je brise les pièges des démons. Qui est ce Théophile dont tu me parles? demanda Trajan. — Celui qui

porte le Christ dans son cœur, répondit Ignace. — Ne vois-tu pas, dit Trajan, que nous aussi nous portons les dieux dans notre cœur, et que leur protection nous fait triompher de nos ennemis? — Ce ne sont point des dieux, reprit Ignace. Il n'est qu'un seul Dieu, celui qui a créé le ciel, la terre et les mers. Le Christ Jésus est le Fils unique de Dieu! Puissé-je le contempler un jour dans le royaume de sa gloire. — Trajan dit : Tu parles de ce supplicé, que Ponce-Pilate fit mourir sur une croix? — Oui, répondit Ignace. Sur sa croix, Jésus a crucifié le péché et son auteur : il a triomphé de toutes les erreurs et de toute la perversité des démons. Il les a pour jamais asservis au pouvoir de ceux qui portent le Christ dans leur cœur. — Ainsi, reprit Trajan, tu portes en ton cœur un crucifié! — Dieu lui-même l'affirme, reprit Ignace : « J'habiterai en eux, a-t-il dit. Je marcherai au milieu d'eux. » Sans l'entendre davantage, Trajan prononça cette sentence : Ignace, qui prétend porter en soi le crucifié, sera mis aux fers et conduit sous escorte à Rome, pour y être exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre. — Grâce vous soient rendues, mon Seigneur et mon Dieu! s'écria le confesseur. Vous daignez enfin couronner mon amour et me faire partager les chaînes de Pierre, votre Apôtre. En parlant ainsi, son visage rayonnait de joie : il pria ensuite pour son Église, la recommandant à Dieu, avec larmes, et, comme une noble victime, se remit aux mains des soldats. »

C'est ainsi que s'expriment les Actes parfaitement authentiques d'Ignace, écrits par Rhéus, Agathapode et Philon, disciples du grand évêque d'Antioche et témoins oculaires de son martyre.

Conduit d'Antioche à Séleucie, il fut embarqué, et après une navigation pénible, il aborda à Smyrne, ou Polycarpe, évêque, comme lui disciple de Jean, le reçut avec joie. Toutes les Églises d'Asie lui envoyèrent

des évêques, des prêtres et des diacres, pour recevoir ses dernières bénédictions. Ignace les suppliait tous, et Polycarpe en particulier, de lui obtenir de Dieu, par leurs prières, la grâce d'achever son martyre. Dans sa charité pour le Christ, il répétait qu'il serait redevable de sa couronne aux prières et aux mérites des Églises qui lui envoyaient des députations.

Il écrivait enchaîné, dans les moments que lui laissaient les soldats, des lettres enflammées d'un amour tout céleste. Aux Romains, il disait : « Il est bon de mourir pour Dieu afin de renaître en lui... le christianisme n'est pas seulement une œuvre de silence, il est aussi une œuvre de force et de magnanimité... « Laissez-moi devenir la pâture des bêtes féroces ; par elles, j'arriverai à Dieu. Je suis le froment de Dieu ; il me faut être moulu sous la dent des bêtes, pour devenir le pain immaculé du Christ.... Laissez-moi arriver à cette pure lumière, aux rayons de laquelle je deviendrai l'homme de Dieu. Laissez-moi devenir l'imitateur de la passion de Jésus-Christ. Ah ! si quelqu'un a l'amour de Jésus-Christ dans son cœur, il comprendra mon langage, et sachant l'ardeur qui me dévore, il aura pitié de moi. »

Le Théophile quitta Smyrne. Les soldats, qui l'escortaient, avaient hâte de le conduire à sa destination pour l'époque des jeux solennels dans l'amphithéâtre. Il aborda à Troade, puis à Napoli de Thrace. Là, on lui fit prendre la route de terre ; il traversa la Macédoine et l'Épire jusqu'au port d'Épidamne. (Durazio, port de Dalmatie sur l'Adriatique). Il s'embarqua, descendit le golfe adriatique, entra dans la mer Tyrrhénienne. Les cités paraissaient et disparaissaient devant ses regards. Il salua Pouzoles, que saint Paul avait honorée, enfin il aborda au port des Romains. (Ostie.)

Les jeux des Romains allaient finir. Cependant l'arri-

vée du saint martyr se répandit, et les frères de Rome vinrent au-devant de lui. La joie et la douleur se peignaient sur leur visage ; heureux de contempler le Théophore, l'enfant qu'un jour à Capharnaüm, Notre-Seigneur avait tenu entre ses mains, et qu'il avait offert en exemple à ses Apôtres. On formait le dessein d'obtenir sa grâce du peuple ; Ignace, après avoir donné le baiser à tous les frères, leur parla de sa soif ardente du martyre, en termes tels, qu'il les arrêta et les remplit d'admiration. Ignace fut conduit à l'amphithéâtre, et aussitôt exposé aux bêtes. Or, c'était le xiii des kalendes de janvier. (20 décembre 107.) Une foule immense encomrait les gradins. Le saint martyr Ignace fut exposé dans le cirque, près de l'autel élevé aux faux dieux. Les bêtes farouches se ruèrent sur lui, et selon ses vœux, il fut presque entièrement dévoré : Trajan était obéi.

« Nous assistions, les yeux baignés de larmes, à ce spectacle, disent les narrateurs. La nuit suivante, retirés dans la maison d'un chrétien, nous laissons couler nos pleurs avec nos prières. Fléchissant les genoux, prosternés, nous demandions au Seigneur de prendre en pitié notre douleur et de nous révéler quelque signe de la gloire de notre martyr. Épuisés de fatigue, le sommeil nous gagna ; Ignace nous apparut. Quelques-uns d'entre nous le virent dans la gloire et leur tendant les bras pour les serrer sur son cœur ; à d'autres il apparut dans l'attitude de la prière, intercédant auprès du trône de Dieu. Ces visions nous remplirent de joie ; chacun de nous racontait celle dont il avait été favorisé, et nous unîmes nos voix pour rendre gloire à l'auteur de tous les biens, et proclamer la béatitude du saint Evêque. C'est dans ces sentiments que nous vous adressons la relation de son martyre, pour que vous puissiez en célébrer l'anniversaire, et qu'ainsi nous puissions tous

être admis à la participation des mérites de ce généreux athlète de Jésus-Christ, qui a terminé sa course selon l'ardent désir qu'il en avait manifesté. » (Martyr. Ignat. cap. v-vii.)

Remarquons surtout dans l'Épître de saint Ignace aux Romains cette salutation, « Ignace, surnommé Théophore, à l'Église riche des miséricordes reçues de la magnificence du Père et de Jésus-Christ, son fils unique ; à l'Église, foyer de charité et de lumière par la volonté de Celui qui veut tout ce qui est conforme à la charité de Jésus-Christ, notre Dieu ; à l'Église qui préside à l'universalité des assemblées fidèles dans la capitale de l'empire romain, Église digne de Dieu, Église chaste et bienheureuse, salut au nom de Jésus-Christ, fils du Père. » Peut-on mieux reconnaître la primauté de l'Église romaine ?

Et ces autres paroles de la même Épître : « Mon amour a été crucifié, et le feu qui m'anime ne peut souffrir aucun aliment terrestre. L'Esprit vivifiant qui habite en moi, et qui parle à mon cœur, me dit intérieurement : Viens à ton Père. Aucune nourriture corruptible, rien de ce qu'on nomme les délices de la vie n'a de saveur pour moi. Il me faut le pain de Dieu, le pain céleste, le pain de vie, c'est-à-dire la chair de Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui dans ces derniers temps, s'est fait Fils de l'homme, en naissant de la race de David et d'Abraham. Il me faut le breuvage de Dieu, le sang de celui qui est charité et vie éternelles... » Qui saura jamais mieux chanter, et le sacrement de l'Eucharistie et les ardeurs de l'âme qui en a une soif divine ?

Saint Jean Chrysostome nous rapporte que Rhéus, Agathopode et Philon, auteurs de ces Actes, reportèrent sur leurs épaules les ossements dédaignés par les bêtes, restes sacrés de leur père. Ils traversèrent les cités de

la Macédoine et de l'Asie Mineure, au milieu d'un peuple de fidèles, qui accouraient sur leur passage et s'agenouillaient, vénérant les Saintes Reliques.

Ne quittons pas ce héros, l'honneur du nom chrétien et surtout du Maître adorable qui l'avait formé, sans parler des six autres lettres d'Ignace. « La plus belle conquête de la philologie moderne, dit l'abbé Darra, est sans contredit celle qui nous a rendu le texte authentique des six autres lettres que l'illustre évêque d'Antioche écrivit aux chrétiens d'Asie et de Grèce, durant ce voyage triomphal qui le conduisit au martyre. Le séjour assez long qu'il fit à Smyrne lui permit de s'entretenir avec Onésime, évêque d'Éphèse; Damas, évêque de Magnésie; Polybe, évêque de Tralles, et l'évêque des Philadéliens, dont il ne nous a pas conservé le nom. Chacun d'eux accouru pour baiser ses chaînes, devait à prix d'argent obtenir de l'escorte romaine la faveur d'approcher du captif. Ils l'informaient des besoins de la foi dans leurs provinces, des difficultés de leur ministère; ils sollicitaient comme un trésor une lettre qu'ils pussent à leur retour, communiquer aux fidèles de leurs Églises, et conserver comme le testament du saint Martyr. Ignace profitait des quelques instants de répit que lui laissait la vigilance de ses gardes, pour rédiger de sa main, ou dicter une courte exhortation, qu'il remettait aux évêques. Échappées d'un seul trait au cœur apostolique du grand disciple de saint Jean, ces lettres furent longtemps et opiniâtrément discutées par la critique protestante. Aujourd'hui leur authenticité, scientifiquement établie, est un fait universellement reconnu. Nous pouvons, à l'aide de ces vénérables documents, pénétrer au cœur même des Églises primitives; saisir leur constitution, leur hiérarchie, leur discipline, leur culte; nous initier à leurs dangers, à leurs espérances, et étudier ce nouveau terme de com-

paraison entre la foi du catholicisme et la foi du 1^{er} siècle. » (T. VI, p. 544.)

La comparaison prouve que le symbole des Apôtres résumait la foi du premier siècle, et qu'il en est de même à notre époque. Est-ce que Dieu change? La religion, qui nous le fait connaître, peut-elle dire le oui et le non? Elle peut progresser, comme science doctrinale, non en elle-même, mais dans l'intelligence des chrétiens, par la méditation, l'étude plus approfondie de la Révélation divine et les travaux des génies supérieurs; mais quant à son objet, qui est Dieu, elle est évidemment immuable.

Disons nous-même quelques mots de ces Épîtres mémorables.

Voici de quelle manière commence l'Épître aux Éphésiens: « J'ai retrouvé ici avec grande joie le souvenir de votre nom, qui m'est si cher dans le Seigneur. A l'exemple du Dieu qui vous a appelés à la vie par son sang, vous pratiquez dans sa perfection le devoir de la charité fraternelle. En apprenant que j'arrivais de Syrie, chargé de fers, pour l'honneur du nom chrétien et notre commune espérance, tous vous avez manifesté le désir de me revoir encore. Pendant que je ne songeais qu'à implorer le secours de vos prières auprès de Dieu, pour obtenir la grâce d'être dévoré par les bêtes, et de conquérir ainsi la couronne de mon témoignage, vous ne formiez qu'un vœu, celui de visiter et d'entourer mes chaînes. J'ai donc reçu, au nom du Seigneur, votre communauté tout entière en la personne d'Onésime, votre évêque, cet homme d'une charité inénarrable. Puissiez-vous tous l'aimer en Jésus-Christ! Puissiez-vous lui ressembler tous! Bénie soit la miséricorde de Dieu qui a daigné vous donner un tel pasteur... Puisque la charité me contraint de vous écrire ces quelques lignes, je vous prévient donc et vous supplie de main-

tenir inviolable le lien de l'unité dans la science de Dieu. De même que Jésus-Christ, notre vie indéfectible, est la manifestation du Père ; ainsi les évêques, constitués sur différents points du monde, sont la manifestation de Jésus-Christ. C'est donc un devoir de rester, comme vous le faites, inséparablement unis à l'évêque. Votre vénérable *presbyterium*, digne du Dieu dont il est le ministre, forme avec votre évêque l'harmonieuse union qui existe entre la lyre et ses cordes. C'est ainsi que dans le concert de votre charité, les louanges de Jésus-Christ montent vers le ciel en un chant divin. Chacun de vous a sa place dans ce chœur où les mélodies de Dieu s'expriment par l'accord parfait de toutes les voix, pour célébrer le nom de Jésus-Christ. Telle est cette union immaculée dans laquelle il vous faut persévérer. »

Celui qui parlait ainsi était chargé de chaînes ! Tant il est vrai que le juste est libre jusque dans les fers.

Après avoir parlé de l'Évêque, du clergé, du culte, Ignace fait mention des laïcs. « Que nul ne s'y trompe, dit-il, quiconque se tient éloigné de l'autel doit être privé du pain de Dieu.

« Si la prière d'un chrétien isolé a tant de force, que sera-ce de la prière de l'évêque entouré de toute son Église ? Celui donc qui ne vient pas à l'assemblée des fidèles affiche son orgueil ; il s'est déjà excommunié lui-même, il a prononcé sa condamnation. Évitions donc de résister à l'Évêque, si nous voulons rester soumis à Dieu... Aussi Onésime fait le plus grand éloge de l'ordre divin qui règne parmi vous. Je sais par lui que vous vivez tous selon la vérité, que l'hérésie n'a pu faire de brèches au milieu de vous, que vous n'écoutez qu'un seul docteur et un seul Maître, Jésus-Christ. »

L'Épître de saint Ignace aux *Magnésiens* est aussi datée de Smyrne. Après avoir recommandé l'unité, par-

lé du clergé, du culte, il leur recommande de bien respecter leur évêque, malgré sa jeunesse. Damas, en effet, était peu âgé. « Ne vous laissez point séduire par des doctrines étrangères... Les divins prophètes ont vécu selon la loi de Jésus-Christ, son Fils, le Verbe éternel, sorti non point comme le disent les faux docteurs, de je ne sais quel $\Sigma\gamma\gamma$ (silence) mais engendré éternellement du sein du Père... »

La troisième Épître, qui est adressée aux *Tralliens*, est encore datée de Smyrne. Elle est pleine de charmes : « J'apprends, dit-il, que les tribulations de ce monde n'ont point altéré votre constance, votre foi. Tel est le témoignage que me rend Polybe, votre évêque, qui est venu à Smyrne se féliciter avec moi des chaînes que je porte pour Jésus-Christ. Dans sa charité pour un pauvre captif, j'ai reconnu et béni la vôtre. Vous vous montrez les véritables imitateurs de Dieu, soumis à votre évêque comme à Jésus-Christ ; au *presbyterium* comme aux Apôtres, pleins de déférence pour les diacres qui ne sont pas les dispensateurs d'aliments vulgaires, mais les ministres de l'Église... Fuyez les pâturages empoisonnés de l'hérésie... N'écoutez que les vrais prédicateurs de Jésus-Christ, réellement né de la race de David, et de la Vierge Marie. On le vit converser avec les hommes, rompre le pain avec eux et partager leur breuvage. Il a réellement souffert sous Ponce-Pilate ; et fut réellement crucifié et il subit vraiment la mort, à la face du ciel, de la terre et de l'enfer. C'est réellement aussi qu'il ressuscita, par la puissance de son Père, et qu'il devint le type et le premier exemple de la résurrection que nous attendons nous-mêmes. »

On voit que le noble martyr combat les Docètes, lesquels prétendaient que le Verbe ne s'était incarné qu'en apparence, et que par conséquent tout n'avait été qu'apparent chez lui ; sa vie, sa mort, sa résurrection. C'é-

tait une hérésie, fille du Gnosticisme de Simon le Mage, appelée : *Le Docétisme*.

Alors Ignace indigné s'écriait : « En vérité, si tous ces phénomènes n'eussent été qu'une apparence fantastique, comme le prétendent les docteurs d'athéisme et d'infidélité, véritables fantômes eux-mêmes, pourquoi donc serais-je en ce moment dans les fers? Pourquoi toutes mes aspirations se dirigeraient-elles vers le bonheur de servir de pâture aux bêtes de l'amphithéâtre? Ma mort serait donc vaine? Tout mon apostolat serait donc une imposture? Arrière ces rejets de l'arbre du mal, dont le fruit donne la mort! Ils ne sont point de la plantation du Père. S'ils en étaient, on verrait apparaître parmi eux l'immortel rameau de la croix et son fruit incorruptible. C'est en effet par la croix que Jésus-Christ nous appelle à sa Passion, nous qui sommes ses membres. »

Dans son Épître aux Philadelphiens, datée de Troade, il recommande énergiquement à ce peuple le respect envers l'évêque, digne par son caractère et ses vertus de toute leur estime. On voit qu'alors comme maintenant, l'indépendance était une maladie héréditaire chez les enfants d'Adam, et qu'elle sévissait dans tous les rangs... « Sans doute les prêtres sont vénérables, disait Ignace : mais au-dessus d'eux préside le Pontife Suprême, devant qui s'ouvre le Saint des Saints, à qui seul les secrets de Dieu ont été transmis... »

Il écrit ensuite aux fidèles de Smyrne, les prémunisant contre le Docétisme, contre les docteurs fantastiques, émissaires de Satan. Et parlant de Jésus : « Je le sais, moi, dit-il, il vécut dans sa chair après sa résurrection; je le sais et je le crois. Il est encore maintenant dans sa chair. Quand il apparut à Pierre et à ses compagnons, il leur dit : approchez et touchez-moi, voyez que je ne suis point un fantôme. Ils le touchèrent donc

et ils crurent, convaincus à la fois par la réalité de la chair et par la grâce de l'Esprit. C'est pour cela qu'ils affrontèrent la mort et la subirent victorieusement. »

Ce qui suit montre que quand on abandonne la foi, bien vite la charité s'éteint; que l'on cesse de pratiquer les bonnes œuvres; que n'étant plus soutenus par l'autorité dans la foi, on nie la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Ce phénomène s'est montré dans les individus, bien avant que Calvin l'élevât en système.

« Je veux vous mettre en garde contre les docteurs d'impiété. Non seulement vous ne devez pas les accueillir; il faut éviter, s'il est possible, jusqu'à leur rencontre. Qu'il vous suffise de prier pour eux et d'obtenir la grâce de leur conversion. Œuvre difficile! Mais Jésus-Christ, notre éternelle vie, a cette puissance. Je ne vous écrirai point leurs noms. A Dieu ne plaise qu'ils soient prononcés dans l'assemblée des fidèles, jusqu'à ce que ces malheureux reviennent à la Passion du Christ, qui est notre résurrection. Voyez cependant la conduite de ces insensés, qui se sont séparés de la grâce et de la vérité de Jésus-Christ. Ils ne connaissent plus la charité, nul souci des veuves, des orphelins, des opprimés, des captifs. Peu leur importe que leur frère soit enchaîné ou libre, qu'il souffre la faim ou la soif; ils n'assistent plus à nos réunions de prières, ils s'abstiennent de l'Eucharistie, parce qu'ils refusent de croire que l'Eucharistie est la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, cette chair qui a souffert pour nos péchés, et qui a été ressuscitée par la puissance miséricordieuse du Père. »

On le voit, les incrédules n'inventeront rien, en fait d'erreurs. Leurs pères vivaient aux premiers siècles et ils n'ont pas été assez puissants pour étouffer l'Église,

ni la vérité. Toutes deux, gardées par l'Esprit-Saint, restent éternellement.

Le diacre Barthus, qui partant de Troade, portait cette dernière lettre à Smyrne, en avait une autre adressée particulièrement à saint Polycarpe; c'est le testament du martyr; c'est son cœur déversé dans le cœur de son ami; c'est pour nous une page à méditer et à pratiquer à chaque instant de notre existence. Comme ces grandes paroles montrent bien que l'Esprit, auteur de ces dons parfaits, est immuable! Le son que rend l'âme d'Ignace, on le retrouve chez tous les saints, depuis dix-huit siècles. C'est un vaste concert, dans un accord parfait.

« Forcé, dit-il, par les soldats qui me conduisent, de quitter précipitamment Troade et de faire voile pour Napoli, je n'ai pu, comme je le voulais, écrire à toutes les Églises. Vous possédez la science de Dieu, chargez-vous de ce soin. Maintenez la dignité de votre rang, au prix de toutes les fatigues morales et physiques. Avant tout, sauvegardez l'unité, rien ne saurait lui être préféré. Supportez tous les autres, comme Dieu vous supporte. Sachez souffrir de leur part dans un sentiment de charité. Que votre prière soit perpétuelle. Demandez une sagesse toujours plus parfaite. Veillez; vous possédez l'Esprit qui ne sommeille jamais. Parlez à chacun le langage que cet Esprit vous inspire. Vaillant athlète, chargez-vous des infirmités de tous. Si le travail est plus grand, la récompense le sera de même. Il n'y aurait pas de mérite à n'aimer que les bons; triomphez des méchants par la mansuétude. Le même remède ne guérit pas tous les maux. Calmez par l'infusion de la charité les mouvements fiévreux de l'orgueil. Joignez toujours à la prudence du serpent la simplicité de la colombe. Pourquoi êtes-vous tout à la fois corps et esprit? C'est afin de pouvoir traiter avec calme les maux qui appa-

raissent, et découvrir ceux qui se cachent. Nulle vertu ne doit vous manquer; vous devez posséder l'abondance et la plénitude des dons. Vous êtes le pilote luttant contre l'orage; la tempête vous jettera au port; vous arriverez, avec les âmes dont vous êtes chargé, à la possession éternelle de Dieu. Soldat de Jésus-Christ, combattez avec les armes du jeûne et de la mortification; le prix sera l'immortalité. Ne vous laissez point effrayer par les sophismes des hommes d'erreur. Restez ferme, comme l'enclume sous le marteau. Être frappé, mais vaincre, tel est le devoir d'un grand athlète. Et que ne devons-nous pas souffrir pour Dieu, qui veut bien nous souffrir nous-mêmes? Soyez plus attaché que jamais à l'étude. Pesez la valeur du temps; attendez celui qui est au-dessus de tous les temps, l'Éternel, l'invisible devenu visible pour nous; l'impalpable, l'impassible devenu passible par amour pour nous. Ne négligez pas les veuves. Après Dieu vous êtes leur père. Que rien ne se fasse sans votre volonté; ne faites rien vous-même sans celle de Dieu. Que les assemblées soient fréquentes. Convoquez individuellement et par leur nom tous les chrétiens. Ne dédaignez point l'homme ou la femme esclave. Mais qu'ils ne se laissent point eux-mêmes entraîner à d'orgueilleuses pensées; qu'ils continuent à servir leurs maîtres avec plus de fidélité encore, c'est de Dieu qu'ils doivent attendre la vraie liberté. Qu'ils n'exigent point d'être rachetés aux frais de l'Église; ils se montreraient ainsi esclaves de la cupidité. Fuyez les pièges de l'hérésie; prévenez par des instructions fréquentes leur ravage parmi le peuple. Dites aux chrétiennes mes sœurs de persévérer dans l'amour de Jésus-Christ; de rester de corps et d'esprit, fidèles à leurs époux. Dites aux chrétiens mes frères d'aimer leurs épouses, comme le Seigneur aime l'Église. Celui qui est appelé à la vocation de la chasteté

doit s'y maintenir, pour la gloire du Dieu qui a vaincu la chair. Mais s'il vient à céder à des pensées de vaine gloire, il est perdu. Mais s'il ose s'élever contre son évêque, il est mort à Dieu. Que les mariages se célèbrent avec le consentement de l'évêque, et que tout y soit selon Dieu. Que tous écoutent leur évêque, s'ils veulent que Dieu les écoute. Mettez tout en commun, travaux, combats, souffrances, repos, veilles, comme les dispensateurs, comme les amis, les ministres de Dieu. C'est à lui que vous devez chercher uniquement à plaire; vous êtes ses guerriers, vous êtes à sa solde. Qu'il ne se trouve aucun déserteur dans ses rangs. Le baptême est votre glaive, la foi votre casque, la charité votre lance; la patience est votre arsenal. Le véritable fonds de réserve, ce sont vos œuvres. Faites en sorte qu'elles vous méritent une grande récompense. Soyez donc miséricordieux les uns pour les autres, dans la mansuétude de Jésus-Christ. Puissé-je vous revoir tous en son royaume éternel. » (S. Ign. Épît. à Smyrne.)

On retrouve dans ces paroles le disciple de Jean, lui-même disciple bien-aimé de Jésus. Ignace appartient, on le voit, à cette phalange d'hommes que l'antiquité a connus à peine, parce qu'elle n'avait pas reçu la plénitude de l'Esprit de Dieu. Ils portent en eux, comme un foyer d'amour céleste, qui les embrase et les enivre. Ils s'écrivent comme Paul : *Ma vie à moi, c'est le Christ, et mourir m'est un gain*. Comme Ignace, ils ont hâte d'être dévorés par les bêtes, afin d'être un pain digne d'être offert à Jésus-Christ, et ils entendent au dedans d'eux-mêmes des voix qui leur disent : *Viens au Père*. Dans le feu qui les transporte, ils passent au sein des peuples, tels que des hommes ivres de l'amour divin, comme nous verrons François d'Assise. Les uns contemplant avec ravissement ces hommes tout remplis de l'Esprit de charité, les autres s'en moquent : et le

peuple, qui finit toujours par sentir où est Dieu, d'instinct reconnaît en eux sa vertu, et quand le pauvre français, Benoît Labre, meurt à Rome dans sa profonde indigence, mais dans une atmosphère de grâces divines, le peuple s'écrie : *Le Saint est mort! Le Saint est mort!* et il lui fait les funérailles d'un bienheureux, comme fit à Ignace l'Orient tout entier : Ces triomphes se célèbrent dans l'Église catholique.

Martyre de saint Alexandre, pape,

Trajan continuait ses exploits en Orient, fier de marcher sur les traces d'Alexandre le Grand, l'idéal de tous les héros, et la persécution contre les chrétiens sévissait de toutes parts. Les victimes de la vérité, immolées aux dieux païens, ne pouvaient plus se compter; et cependant le nombre des chrétiens grandissait de plus en plus; les temples étaient déserts, les autels sans sacrificeurs et sans oblations.

A Rome siégeait un pape, jeune d'années, il avait trente ans, mais déjà chargé de mérites. Il succédait à saint Évariste, et gouverna l'Église de 108 à 117.

Le Liber pontificalis dit qu'il prescrivit la mémoire solennelle de la Passion de Notre-Seigneur, dans la prière sacerdotale du Canon de la messe. Nous comprenons l'opportunité de cette mesure, puisque c'était le moment où les Docètes niaient que Jésus eût souffert. Aussi fut-il bon de commencer la consécration, à l'autel, en disant : *Qui pridie quam pateretur*. Alexandre institua aussi l'usage de conserver dans les maisons l'eau bénite mêlée de sel, usage qui existait, du reste, chez les Hébreux, dans le sacrifice. « Dans toute oblation du Seigneur, dit le Lévitique, tu mêleras le sel. » (II, 13.)

Dans les Épitres de saint Alexandre, reconnues au-

thentiques, nous lisons : « Dans l'oblation des sacrements qui se fait à la solennité de la messe, il convient de rappeler la Passion du Sauveur. Le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ne peut en effet se reproduire sans qu'il nous rappelle la Passion où le corps du Sauveur fut crucifié, où son sang fut versé pour nous. Repoussez donc toutes les erreurs contraires. L'oblation du sacrifice doit consister uniquement dans le pain et le vin mêlé d'eau. Les Pères nous ont appris que le calice du Seigneur ne doit point être rempli de vin seul, ni d'eau seule, mais du mélange de l'un et de l'autre. La raison en est facile à comprendre. C'est que du cœur ouvert de Jésus-Christ s'échappèrent à la fois du sang et de l'eau, après la Passion. Quant au mode sacramentel, pour l'oblation du pain et du calice, il a été fixé par la vérité même. Nous lisons dans l'Évangile : « Jésus prit le pain, le bénit, et le donna à ses disciples, en disant : Prenez et mangez. Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. Semblablement après la Cène, il prit le calice et le donna à ses disciples, en disant : Prenez et buvez-en tous, parce que c'est le calice de mon sang, qui sera versé pour vous et pour la rémission des péchés. » Nos crimes et nos péchés sont en effet détruits par ces divins sacrifices. »

Les Actes de saint Alexandre, retrouvés dans la bibliothèque vaticane, sont aujourd'hui confirmés par l'invention du tombeau de ce saint Pape, dans une crypte de la *Via Nomentana*. Ils commencent ainsi : « Alexandre qui siégea le sixième sur la chaire du bienheureux Pierre, Apôtre, était un homme d'une sainteté incomparable : jeune d'années, il était vieux par la foi. La grâce divine lui concilia tellement l'affection de la ville de Rome, qu'il convertit à Jésus-Christ un grand nombre de Sénateurs. Une de ses premières conquêtes fut le préfet de Rome, Hermès, qu'il baptisa avec sa femme, sa

sœur et ses fils, et douze cent cinquante esclaves qui lui appartenaient, en un seul jour de Pâques. Avant de recevoir l'eau régénératrice, Hermès leur rendit à tous la liberté ; ils continuèrent à servir libres celui qu'ils avaient servi esclaves ; Hermès leur distribua tous ses biens.

« Cependant l'empereur Trajan venait d'envoyer à Rome le chef de sa milice, Aurélianus, avec ordre de mettre à mort tous les chrétiens. Dès son arrivée les prêtres païens vinrent lui dénoncer le fait ; Hermès et le pape Alexandre furent jetés dans un cachot. Sur leur passage, la foule, soulevée par les pontifes idolâtres, poussait des cris de mort : Qu'on les brûle vifs ! disait-elle. Ce sont eux qui rendent nos temples déserts et qui ont détourné des millions d'hommes du culte des dieux... »

Le tribun Quirinus interrogea Hermès, et Aurélianus se réserva Alexandre. Ces interrogatoires sont admirables de foi, de grandeur d'âme, de force héroïque, chez nos martyrs, tandis que la haine et la rage éclatent chez Quirinus et Aurélianus.

« Parle, disait celui-ci à Alexandre, ou je vais te livrer aux fouets des licteurs. — Quoi, dit Alexandre, vous prétendez m'arracher, par des menaces, la révélation de nos mystères ! C'est à moi que vous tenez un pareil langage ! Mais, en dehors de mon roi qui est aux cieux, nulle puissance ne saurait me faire trembler. Sachez que tous les chrétiens subissent toutes les tortures, sans prononcer une seule parole qui puisse trahir le secret de leur foi. Ils le livrent cependant tout entier à la docilité des humbles disciples. — Alors Aurélianus crut devoir faire intervenir la toute-puissance impériale, dont il était le représentant. Trêve de subterfuges ! dit-il. Tu n'es point devant un juge ordinaire. Je suis le délégué de Trajan, le maître du monde. — Prenez gar-

de, dit Alexandre. La toute-puissance dont vous vous faites gloire sera bientôt réduite à néant. »

Alexandre fut étendu sur le chevalet ; on lui déchira les flancs avec des ongles de fer, et on avivait les plaies saignantes avec des torches enflammées. Le martyr souriait en priant. Insensé, lui dit Aurélianus, tu n'as pas quarante ans ! pourquoi perdre à plaisir ton existence ? Plût à Dieu, dit le martyr, que vous ne perdiez pas vous-même votre âme immortelle ! En ce moment la femme d'Aurélianus lui envoya dire : « Mettez Alexandre en liberté. C'est un saint. Si vous persistez à le torturer, la vengeance divine éclatera sur vous, et j'aurai le malheur de vous perdre. — Alexandre est jeune ! répondit Aurélianus. Demandez à ma femme si telle n'est pas la raison du tendre intérêt qu'elle lui porte. » En réalité, la femme d'Aurélianus était chrétienne et son mari l'ignorait. Quand le Pontife, épuisé par la perte de son sang, fut descendu du chevalet, on amena Éventius et Théodulus.

« Aurélianus s'adressant à Alexandre : Dis-moi, qui sont ceux-ci ? — Ce sont deux saints, deux prêtres, répondit Alexandre..... » Suit l'interrogatoire d'Éventius et de Théodulus. Leurs réponses sont sublimes de foi, de grandeur d'âme, d'amour pour Jésus-Christ. Ils eurent la tête tranchée..... « Alexandre, réservé à un supplice plus rigoureux, eut tout le corps percé lentement par des pointes d'acier, jusqu'à ce qu'il rendit l'âme. Aurélianus insultait à leurs cadavres, quand il entendit une voix du ciel qui lui disait : Ces morts, que tu outrages, sont maintenant dans un lieu d'éternelles délices, mais toi tu vas descendre en enfer ! Saisi d'horreur, le magistrat rentra dans son palais, tremblant de tous ses membres. Il appela Sévérina sa femme. « J'ai cru voir, lui dit-il, un jeune homme au visage étincelant ; il a jeté à mes pieds comme une épée flamboyante, et

m'a dit : Aurélianus, tu vas maintenant recevoir ta récompense ! Un tremblement nerveux s'est emparé de moi. La fièvre me dévore. Que faire ? Invoque ton Dieu pour moi ; prie-le de me faire miséricorde. — Sévérina répondit : J'irai moi-même ensevelir les saints martyrs, ils intercéderont pour nous. — Elle alla donc, et dans un de ses domaines, au septième milliaire de Rome, sur la *Via Nomentana*, elle déposa de ses mains Éventius et Alexandre dans le même tombeau. Théodulus fut enseveli seul, dans un sépulcre à part. Les prêtres de Rome et tous les fidèles avaient accompagné les corps des martyrs. Ils demeurèrent réunis, pendant que Sévérina revint en toute hâte près de son époux. Aurélianus était en proie au plus violent délire ; une fièvre ardente le consumait ; des paroles incohérentes sortaient de ses lèvres ; parfois cependant il lui échappait des imprécations contre lui-même ; il se reprochait son crime. — Infortuné, dit Sévérina, vous avez méprisé mes conseils ! La main de Dieu s'appesantit sur vous ! Bientôt Aurélianus expira dans des convulsions atroces. Sévérina se revêtit d'un cilice ; elle vint se prosterner sur la tombe des martyrs, et ne voulut plus quitter ce lieu. Plus tard, lorsque le Pontife Sixte fut arrivé de l'Orient, elle obtint qu'un évêque y célébrerait chaque jour les saints mystères. Voilà pourquoi un prêtre est demeuré jusqu'à ce jour attaché à cet oratoire. Or, le martyr des saints Alexandre, Éventius et Théodulus eut lieu le cinq des nones de Mai (3 mai 117) ; Gloire à Dieu dans les siècles des siècles. Amen ! » (Act, S. Al. Ch. IV. Bolland. 3 mai.)

Mort imprévue de Trajan.

Saint Alexandre avait dit à Aurélianus, qui lui parut de Trajan : « La toute-puissance dont vous vous faites

gloire, sera bientôt réduite à néant ». En effet, l'empereur, qui avait parcouru tout l'Orient en compagnie de la victoire, toujours fidèle aux Aigles romaines, avait dû s'arrêter devant une petite forteresse arabe, Atra, défendue par une tribu d'Aguréniens; vainement le grand conquérant s'était élancé le premier à l'assaut, sur la brèche déjà ouverte, il avait dû se retirer vaincu et découragé. Le soleil ardent du désert dévorait ses troupes; deux mois durant, l'armée mourut de soif, de faim et de fatigue. De retour à Antioche, Trajan remit le commandement de l'armée au César Adrien, favori de l'impératrice Plotina, et annonça l'intention de quitter l'Orient pour retourner à Rome.

Les historiens racontent qu'il s'embarqua sur un navire qui devait cotoyer l'Asie Mineure, mais qu'à peine il avait fait soixante lieues, qu'une violente dysenterie le força de relâcher à Sélinonte. Un soupçon d'empoisonnement traversa son esprit. Il fit part de cette crainte à ses familiers. Il mourut deux jours après. L'impératrice Plotina, avertie par un premier message que l'empereur allait rentrer et recevoir les honneurs d'un triomphe inouï, que Rome lui préparait, en reçut coup sur coup, un second, qui lui mandait la mort imprévue de Trajan. Elle dissimula cette nouvelle pour se donner le temps de composer de prétendues lettres d'adoption par lesquelles l'empereur défunt avait désigné Adrien, comme son héritier présomptif. Le plan réussit à merveille et le favori de Plotina fut proclamé empereur.

Pline le Jeune, Tacite, Trajan et les philosophes ne se donnaient pas même la peine de réfléchir à ces grands spectacles que le christianisme offrait à leurs regards. Pline cependant était une intelligence cultivée; Tacite, un grand historien; Trajan, semble-t-il, avait assez de connaissance des hommes, pour voir qu'Ignace était un héros. Mais non, il fallait que la foudre vint frap-

per Aurélianus sur son tribunal, pour le forcer à croire à un monde invisible. C'est que Dieu révèle la vérité aux humbles, et il la cache aux orgueilleux.

V.

ADRIEN.

Adrien, dont la jeunesse avait été licencieuse, ne promulgua aucun décret nouveau contre les chrétiens; mais, comme son prédécesseur, il permit aux passions populaires de se ruer sur eux, à certaines heures d'effervescence. Alors confondus avec les Juifs, et parfois aussi avec les Gnostiques, ils étaient immolés par milliers aux caprices des foules, toujours avides de spectacles et de sang.

Parmi les victimes illustres, frappées par la persécution, il faut citer le pape saint Sixte I^{er}, dont le pontificat dura de 117 à 127. Il n'était point à Rome, quand il fut élu. Nous avons vu que Sévérina avait dû attendre son retour pour l'érection en titre épiscopal de son cher oratoire des martyrs. Le Liber pontificalis signale seulement un interrègne de trente jours. Il est probable que tous les clercs et les pieux fidèles de Rome, venus au Prædium de Sévérina pour les funérailles du Pape Alexandre auront, sur place, fait l'élection du nouveau pape.

« On connaît, dit un historien, la forme employée pour ces élections primitives. Le plus ancien des évêques, et à défaut de ceux-ci, le plus ancien des prêtres interrogeait le clergé et le peuple, en ces termes :

« Qui vous semble le plus digne de s'asseoir sur le siège pontifical? L'assemblée répondait en proclamant

le nom que des mérites plus éclatants et des vertus plus notoires désignent aux suffrages. — Est-il vraiment digne? demandait l'évêque ou le prêtre. — Oui, disait l'assemblée, il est digne. — Une seconde et une troisième fois, on répétait l'épreuve. En certaines occasions, les demandes et les acclamations de ce genre se renouvelaient jusqu'à vingt fois de suite. Alors l'élu « ainsi désigné par le jugement du Christ, par le témoignage des clercs, par le suffrage du peuple présent et par le collège des anciens et des prêtres » était salué du nom de Pontife. Au *Prædium* de Sévérina, le choix tomba sur un absent. » (Darras, t. VII, p. 33.)

La notice consacrée à saint Sixte I^{er} par le Liber Pontificalis porte : « Sixte, Romain d'origine, eut pour père Pastor, qui habitait le quartier de la *Via lata*. Il siégea dix ans, trois mois et vingt et un jours, sous le règne d'Adrien... Il obtint la couronne du martyr. Il décréta que les vases consacrés à la célébration des saints mystères ne pourraient être touchés que par les ministres... Il institua le chant par le peuple, de l'hymne *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth*, que le prêtre dit au commencement du canon de la messe.... Il fut enseveli au Vatican, près du corps du bienheureux Pierre, le 3 avril 127. »

Dans une Épître adressée à tous les évêques dans le Seigneur, Sixte parlait en ces termes : « Si l'un de vous rencontre une grave opposition, qu'il en appelle avec confiance à ce siège apostolique, chef de tous les autres; il y trouvera un appui qui ne laissera jamais condamner l'innocence, et qui sauvegardera les intérêts spirituels des Églises. S'il n'ose, dans sa détresse, adresser lui-même ce recours, et s'il est directement appelé par l'initiative venue du Siège apostolique, qu'il n'hésite point à se rendre à cet ordre; qu'il vienne donc, avec tous les documents nécessaires à l'instruction de

sa cause. S'il est besoin de quelques mesures de correction, il les concertera avec ceux qui tiennent ici le souverain pouvoir. Mais il ne devra retourner à son Église que muni des Lettres apostoliques, dites *Formées*, *Formate*, au moyen desquelles il pourra rendre compte à tous de la manière dont la cause aura été instruite et jugée. C'est, en effet, à notre Siège saint que les Apôtres ont confié la mission de protéger et de défendre les évêques, institués par eux dans chaque Église; en sorte que, par l'ordre du Seigneur, ils ont réservé le jugement des causes épiscopales au Siège apostolique, pour maintenir dans la durée des âges, l'honneur et la dignité des évêques. » (S. Sixti, Ep. II.)

Cette lettre montre que l'Église, mère des autres Églises, l'Église romaine, était déjà, en fait comme en principe, regardée comme la première et la protectrice de tous les chrétiens, dès cette époque.

Cependant l'empereur Adrien, qui avait eu la faiblesse d'abandonner les conquêtes de Trajan, en faveur de Chosroès, roi des Perses, voyait les populations vaincues se soulever, en Orient et en Occident. Il entreprit de les soumettre et se porta de sa personne, contre les Sarmates, puis passa dans la Grande-Bretagne, qu'il calma, repassa par l'Espagne, le midi de la Gaule, où il laissa le pont du Gard, comme souvenir, et de là se rendit en Syrie.

Le martyr de saint Publius, successeur de saint Denis l'Aréopagite, paraît avoir coïncidé avec le passage d'Adrien à Athènes.

Saint Quadrat, le premier des apologistes chrétiens, lui succéda. « Il était, dit Eusèbe, de cette génération de disciples héroïques qui avaient reçu directement la tradition des Apôtres, et continuaient à prêcher l'Évangile, répandant par toute la terre la semence de la parole. Dévorés du zèle de la vérité, on les voyait distribuer leurs